

LA REVUE NOUVELLE

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

# *Les femmes chinoises et la tradition: stéréotypes ou réalités?*

---

La Chine contemporaine n'a évidemment pas le monopole des inégalités entre hommes et femmes. Encore inscrites dans la persistance des structures familiales traditionnelles, ces inégalités ne sont-elles pas renforcées dans une société fragilisée par la compétition où le sous-emploi est désormais plus visible? Pourtant, la sensibilité nouvelle, plus individualiste, centrée sur le couple plus que sur la sujétion d'une jeune femme à ses beaux-parents, peut ouvrir des voies nouvelles aux femmes toujours en but à des préjugés tenaces.

---

PAR FRANÇOISE LAUWAERT

Un survol rapide de la littérature spécialisée consacrée aux femmes dans la Chine de l'après-Réforme fait apparaître de fortes inégalités dans la représentation politique et dans la direction économique du pays, comme dans l'accès aux études supérieures et le choix d'une spécialité (Bauer, Wang, Riley & Zhao 1992, Bell 1994, Hooper 1984 et Wolf 1985). Ces tendances se retrouvent sous nos latitudes, avec cependant des différences de degré, particulièrement pour les deux derniers points. Comme dans le monde occidental encore, on constate un partage inégal des tâches ménagères et des préjugés sur l'intelligence ou l'aptitude des femmes — ces derniers s'exprimant en Chine plus ouvertement, comme une évidence, sans réticences, qu'elles soient sincères ou politiquement correctes.

Ces défauts sont connus et l'on tente plus ou moins efficacement d'y remédier. Ils restent, hélas, banals. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est l'importance de l'infanticide et de l'abandon des bébés filles. Nous verrons que ces crimes trouvent leur origine dans un nœud dramatiquement serré où s'imbriquent tradition et modernité; leur caractère massif et systématique découle du caractère radical des réformes adoptées dans les années quatre-

LA REVUE NOUVELLE

---

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

vingt, visant à imposer l'enfant unique à l'ensemble des familles. Là où, dans le modèle traditionnel, la naissance d'une fille apparaissait comme une malchance ou un mal limité, elle devient une tragédie si les familles se trouvent de ce fait privées du seul espoir d'avoir un fils qui prendra soin de leurs besoins matériels et spirituels. C'est ainsi, de manière paradoxale, que ce fléau s'est développé sur l'arrière-plan d'une amélioration sensible de la qualité de la vie matérielle et d'une certaine libéralisation de la vie sociale et politique. Les campagnes de renvoi des femmes à la maison, entreprises dans les années nonante, se sont également déroulées dans un contexte économique relativement favorable (même si le miracle des années quatre-vingt commençait déjà à se dissiper). Le tableau est d'autant plus complexe qu'il comporte un mouvement dans l'autre sens, émanant de jeunes paysannes (les « petites-sœurs journalières » *dagongmei*) qui rejoignent les rangs des migrants et des travailleurs journaliers. Dans un pays qui tend à devenir le réservoir de main-d'œuvre bon marché du monde, ce double transfert de population frappe plus lourdement les femmes dans une société fragilisée par la rapidité des changements de cap et par l'accroissement spectaculaire du chômage visible (le sous-emploi rural et urbain était, lui, un problème bien plus ancien).

Cette situation, qui s'accompagne d'un accroissement de la violence (ou de sa médiation?) touchant les femmes (viols, prostitution, concubinage), amène de nombreux auteurs à se demander si l'on n'assiste pas à un « back-lash » dans la Chine de la Réforme?

Donner à cette question une réponse affirmative serait se rendre complice de la propagande maoïste qui gommait systématiquement les échecs et les problèmes d'un système social présenté comme « égalitaire ». Répondre par la négative serait, en revanche, tomber dans l'optimisme naïf des idéologues du marché qui voient dans le démantèlement de la protection sociale la panacée du développement, mesuré en termes de taux de croissance du P.N.B.

La « stabilité de l'emploi » de l'ère maoïste avait pour corollaire l'établissement d'une société d'« ordres » (fondés sur une origine de classe indélébile) s'inscrivant sur la toile de fond d'un clivage d'une ampleur inédite entre villes et campagnes et d'un contrôle draconien de tous les aspects de la vie privée. Aux habitants des villes et des campagnes étaient assignés des statuts héréditaires (transmis par la mère et non par le père!) différents figés par l'établissement de documents d'identité (*hukou*)<sup>1</sup> rendant pratiquement impossible le passage de la campagne vers la ville (Potter, 1983). Les travailleurs des villes employés dans le secteur étatique jouissaient d'une bonne protection sociale, mais, à côté de l'aristocratie ouvrière et des fonctionnaires, coexistaient aussi d'autres régimes moins favorables dans le monde urbain: les employés du secteur coopératif, où se retrouvaient une majorité de femmes, étaient mal payés et peu protégés. De plus, les femmes avaient plus de mal que les hommes à s'arracher au monde rural.

<sup>1</sup> Je renvoie aux autres auteurs de cette livraison en ce qui concerne les multiples aspects de cet outil administratif et policier.

---

LA REVUE NOUVELLE

---

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

---

Les inégalités, peu visibles mais bien réelles, découlaient davantage du statut politique que des différences de salaire, qui n'étaient cependant pas négligeables. L'accès des femmes aux postes de responsabilité se traduisait pour elles par des difficultés extrêmes dans leur vie de famille et par une sorte d'effacement du genre. C'est sans doute ce dernier point qui a incité certaines historiennes féministes du début des années quatre-vingt (Wolf, 1985) à souligner le caractère « égalitaire » des périodes de surchauffe révolutionnaire, comme le Grand Bond en avant ou la Révolution culturelle. D'autres auteurs, telle Emily Honig (2002), ont montré de manière plus convaincante qu'il s'agissait plutôt d'une masculinisation, d'une militarisation de la société. La brutalité des mœurs alors en vigueur et un contrôle sur la tenue, qui n'avait rien à envier à celui des ayatollahs, pesaient lourdement sur les femmes et constituaient l'un des griefs les plus fréquemment évoqués par mes amies et collègues féminines à la fin de la Révolution culturelle.

Cet effacement du féminin imposé par les cadres révolutionnaires constituait l'une des stratégies de création d'un « homme nouveau » défini essentiellement par son origine de classe et sa participation à l'édification de la société socialiste (cf. Gilmartin 1993). Ce qui faisait obstacle à ce projet était qualifié de « bourgeois » et de « contre-révolutionnaire ». Tyrene Whyte (1994, 2000) a montré ainsi que les timides campagnes de contraception entreprises avant la fin des années septante obéissaient aux objectifs du Plan et ne répondaient nullement aux attentes personnelles des femmes.

Lors du Grand Bond en avant (1958-1960), des cantines et des crèches approximatives (dans le meilleur des cas) ont été mises en place pour « libérer » les paysannes de leurs tâches ménagères afin qu'elles se consacrent corps et âme à la production. La participation des femmes aux travaux des champs sur une aussi vaste échelle était une première relative — on avait déjà assisté à des tentatives dans ce genre lors du soulèvement des Taiping dans les années 1850 —, mais peut-on pour autant parler à ce propos d'une entrée massive des femmes dans le monde du travail? Il n'en est rien, bien sûr. Dans la société traditionnelle, les femmes, dans la plupart des cas, ne travaillaient pas aux champs: elles s'occupaient du potager, du petit élevage, et surtout du textile. Cette répartition des tâches, qui trouve une formulation lapidaire dans le dicton qui veut que « l'homme labouré et la femme file », ne répond pas seulement à des raisons pratiques (bon nombre de femmes avaient encore les pieds bandés, ce qui rendait pénible — mais pas impossible — le travail dans les rizières), elle a une origine ancienne et s'enracine profondément dans l'imaginaire chinois, comme le montre le célèbre mythe du Bouvier et de la Fileuse (deux constellations séparées par la Voie lactée appelées à se rejoindre une fois par an). Cette situation fut « naturellement » reproduite dans l'industrie moderne, où les femmes étaient employées sur une vaste échelle dans les filatures (Honig, 1986). L'absence aux champs n'était pas perçue comme un « non-travail ». Bien au contraire, dans toutes les couches de la société, y compris dans l'élite lettrée ou marchande, les femmes se caractérisaient par leur caractère laborieux (c'était l'une des quatre vertus féminines à côté de la modération dans le langage et dans la tenue et de la chasteté). Seulement, ces travaux étaient

## LA REVUE NOUVELLE

## LA CHINE SORT DE L'OMBRE

généralement accomplis dans la maison, l'espace extérieur apparaissant comme « masculin », tout comme l'espace public et politique (Bray, 1997, Ko, 1994 et Mann, 1997). Ainsi, les changements considérables apportés par le nouveau régime ont-ils plutôt consisté en un déplacement des frontières séparant le dedans et le dehors, la sphère publique et le domaine privé que dans l'accession des femmes au statut de « travailleuses ».

Il est tentant d'attribuer les difficultés particulières rencontrées par les femmes chinoises au poids de la tradition. C'est un discours qui a beaucoup servi au début du xx<sup>e</sup> siècle et, s'il est absurde de le réfuter en bloc, il faut cependant le nuancer. Le temps où l'on incriminait en bloc « féodalisme », « confucianisme » et « arriération paysanne » pour désigner des défauts pourtant bien modernes n'est pas si ancien. Au singulier, je préférerais un pluriel renvoyant à des milieux différents et à des époques différentes, à des traditions qui se sont recouvertes en un tuilage imparfait : celles de la Chine impériale, de la Chine moderne et de l'ère maoïste, laquelle apparaît de nos jours comme aussi éloignée et exotique que les périodes plus anciennes. La Chine impériale n'était pas toujours un enfer pour les femmes. Un courant récent de l'historiographie chinoise, où s'illustre par sa véhémence l'historienne Dorothy Ko (1994), conteste l'association établie au début du xx<sup>e</sup> siècle entre « oppression féminine » et « retard du pays ». On trouve, en effet, selon ces auteurs, une tradition, minoritaire mais active et brillante, d'autonomie féminine, du moins sur le plan intellectuel. La Chine moderne voit émerger un discours féministe repris par les hommes de plusieurs courants progressistes. L'époque révolutionnaire, en partie héritière de la période précédente, s'écartera des courants féministes et libertaires pour voir les femmes essentiellement comme des travailleuses à organiser, et éventuellement à protéger, et non plus comme des individus porteurs de projets d'émancipation personnelle. Ces trois discours coexistent dans la Chine de la Réforme.

Sans vouloir remonter au Déluge, voyons rapidement de quelles traditions les femmes chinoises avaient et ont encore à se dégager, et voyons aussi quels sont les points d'appui qu'elles peuvent y trouver. Il sera question ici de l'organisation de la parenté d'une part, et d'autre part, de l'idéologie traditionnelle proposée aux femmes par ce que l'on appellera le « confucianisme » pour faire court.

## LA PARENTÉ

La Chine était, et reste dans une très grande mesure, une société patrilinéaire et virilocale. Au mariage, la femme s'installe chez son mari, et le plus souvent chez ses beaux-parents. Elle ne constitue pas une descendance pour son père et la lignée de celui-ci, ni un soutien économique et moral pour sa famille d'origine. Ces points sont encore d'une actualité brûlante et ils contribuent à expliquer la préférence massive pour les garçons et la relative fréquence de l'infanticide et de l'abandon des filles. Si la fille n'hérite pas de son père, elle reçoit une dot, qui constitue sa propriété personnelle (ou celle du couple). La valeur de la dot et des prestations matrimoniales a varié

---

LA REVUE NOUVELLE

---

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

---

fortement selon les époques et les classes sociales, et les conséquences de ces variations ont été considérables pour le statut des filles et des épouses (Bernhardt, 1999). Actuellement, il semble que les prestations matrimoniales attendues du garçon soient de plus en plus importantes — c'est du moins la plainte qui est régulièrement exprimée par les jeunes gens obligés de travailler plusieurs années sur des chantiers pour rassembler les biens prestigieux attendus (télé, mobilier, électroménager, moto et même voiture... La liste peut être fort longue).

Sur le plan social et juridique, avant les réformes de la République et surtout avant l'adoption de la nouvelle loi sur le mariage au début des années cinquante, la femme était soumise à son mari et à ses beaux-parents, comme elle l'avait été à son père. À cette première infériorité, résultant de la nature même du système de parenté, s'ajoutait, pour rendre particulièrement précaire le sort de la jeune épousée, la hiérarchisation des générations. Sa situation s'améliorait à la naissance des enfants mâles. Les femmes stériles ou supposées telles et celles qui n'avaient que des filles étaient soumises à une pression croissante de la part de leur belle-famille et de tout l'entourage. Cette angoisse, comme le sentiment d'exil ressenti lors du mariage, explique pourquoi dans certaines régions du sud de la Chine, l'accession au monde du travail extérieur a entraîné des refus massifs du mariage et l'organisation des travailleuses en « sororités » à caractère religieux (Topley, 1975). Cependant, dans la plupart des cas, le salaire était remis aux parents et aux beaux-parents sans que l'ouvrière n'y trouvât la base matérielle d'une certaine indépendance. Dans un tel contexte, la résidence néo-locale pouvait apparaître, non seulement à la jeune femme mais aux deux époux, comme un allègement des contraintes pesant dans le cadre de la famille traditionnelle. Cette solution n'est cependant devenue praticable sur une large échelle que depuis la Réforme, et les constructions massives de logements qui en ont résulté, et elle est loin d'être commune à la campagne.

Nous voyons donc que la valence différentielle des genres et la précarité du statut des femmes qui en résulte sont inscrites au cœur même de la parenté. Ce problème n'est d'ailleurs pas propre à la seule Chine. On le retrouve en Inde et au Pakistan, pour ne citer que deux grandes sociétés patrilineaires d'Asie. Préconiser une attaque frontale contre ce qui constitue le socle même de la parenté n'est cependant pas une solution, mais bien plutôt le reflet d'un ethnocentrisme naïf, qui entend juger les peuples du monde à l'aune de la société occidentale, et de l'évolutionnisme brutal qui prévalait dans une certaine anthropologie marxiste.

## L'IDÉOLOGIE DE LA FÉMINITÉ

Une très abondante littérature d'inspiration confucéenne s'adresse aux femmes de l'élite pour leur proposer des modèles de conduite. L'accent est mis sur la soumission sans entraîner toutefois de dénigrement systématique du féminin, ni de l'intelligence des femmes. La femme y apparaît bien sûr avant tout comme une mère, mais elle peut se voir reconnaître les rôles plus étendus d'éducatrice morale et intellectuelle (ces rôles pouvaient être

---

LA REVUE NOUVELLE

---

LA CHINE SORT DE L'OMBRE

---

dissociés dans les familles de l'élite où se pratiquait le mariage avec des épouses secondaires).

Les femmes savantes et artistes se voyaient aussi fortement valorisées dans les milieux intellectuels du Sud-Est (Ko, 1994). C'est sur ce terrain que s'est développé un débat très actif à partir de la fin des Ming (xvi<sup>e</sup> s.) sur l'éducation des filles: fallait-il se contenter de former des « femmes vertueuses » ou fallait-il former des « femmes de talent »? (Handlin, 1975, et Mann, 1994). Ce dernier projet était soutenu par bon nombre de lettrés qui adoptaient par ailleurs une attitude féminine vis-à-vis du pouvoir (depuis l'Antiquité, des critiques politiques voilées s'exprimaient souvent sous la forme de plaintes d'épouses délaissées: l'appellation commune *jun* pour désigner le prince ou le mari favorisait ces glissements sémantiques). Subissant frustrations et déceptions répétées de la part d'un pouvoir de plus en plus despotique, les lettrés non conformistes se sentaient souvent des affinités avec les femmes de talent contraintes par la famille, le mariage et la société. Après la chute de l'empire, cette attitude « féministe » persistera chez bon nombre d'intellectuels réformistes, dont les théories trouveront un vif écho parmi les lycéennes et les étudiantes des toutes nouvelles universités appelées à jouer un rôle important dans les mouvements patriotiques et révolutionnaires du début du xx<sup>e</sup> siècle (cf. Rankin 1975). Ces appels à la libération des femmes ont été repris par les communistes, mais ceux-ci l'envisageaient comme devant découler de l'accession des femmes au monde du travail (nous avons vu ce qu'il faut penser de cette vision simpliste). De plus, et ceci n'est pas proprement chinois, le pouvoir et la parole étaient le plus souvent monopolisés par les hommes, même progressistes. Jusqu'à la presse féministe qui était en grande partie rédigée et lue par des hommes (Gilmartin, 1993)!

Dans la société rigide et puritaine mise en place par les nationalistes, reprend sous une forme nouvelle le débat traditionnel sur l'éducation des femmes: faut-il former des citoyennes ou des mères de citoyens? Parallèlement au discours moderniste s'opère une reconstruction de l'identité nationale fondée sur la « vertu », celle-ci étant essentiellement portée par les femmes appelées à se montrer irréprochables (Duara, 1998, et Elvin, 1984).

« Tradition » peut renvoyer à des modes d'organisation (la famille, le couple, l'usine), à des élaborations idéologiques, et aussi à des représentations. Parmi les différents personnages de femmes élaborés par la tradition figurent en bonne place des modèles d'abnégation et d'obéissance, mais aussi des personnages déviants tels que la femme guerrière et la virago (Cass 1999).

La femme guerrière, dont un exemple illustre est Hua Mulan (la Jeanne d'Arc chinoise du v<sup>e</sup> siècle, qui guerroya pendant vingt ans en habits d'homme), connaît une postérité dans les ères moderne et contemporaine, époques elles-mêmes fortement militarisées. Même s'il n'y avait que quelques dizaines de femmes sur les quatre-vingt-mille combattants qui ont participé à la Longue Marche derrière Mao Zedong, la femme militaire a constitué une figure obligée de la Révolution culturelle jusqu'à la fin de la période maoïste. La place de la femme guerrière dans l'imaginaire populai-

## LA REVUE NOUVELLE

## LA CHINE SORT DE L'OMBRE

re est un phénomène ancien illustré dans le roman et l'opéra. Il trouve son prolongement dans l'apparition sur les écrans d'improbables championnes de *gongfu* au sourire charmeur et aux poings d'acier.

La virago est, elle aussi, essentiellement un personnage de fiction, renvoyant à une tradition ancienne (cf. Wu 1995). Chez Pu Songling, un célèbre écrivain fantaisiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, on en trouve plusieurs exemples à côté de renardes, de femmes fleurs, abeilles ou papillons correspondant cette fois à une idée traditionnelle du charme féminin. Dans les écrits moralistes, la jeune femme était souvent présentée comme celle qui introduisait la brouille dans la famille, provoquait la séparation des frères et la ruine de la famille élargie (cf. Furth 1990). La femme jalouse appartenait aussi à cette catégorie, ainsi que les « beautés de perdition ».

Le personnage de Jiang Qing, intermédiaire entre la virago, la femme guerrière et la femme fatale, est révélateur de la misogynie inhérente à une société puritaine. Comme à ses consœurs plus anciennes, c'est à elle que sera attribuée la ruine de l'ordre moral. Accusée lors du procès de la Bande des Quatre d'avoir semé la zizanie dans la grande famille du Parti, elle subira des reproches sur ses mœurs et sur sa supposée « désobéissance » à l'égard du Grand Timonier. Caricaturée sous la forme de la Sorcière au squelette (un personnage noir du roman classique *Pèlerinage vers l'Ouest* relatant les incessants combats menés par un singe surnaturel contre des démons assoiffés de sang), elle apparaît comme une goule. Il y avait des reproches bien plus sérieux à lui adresser, car elle fut responsable de meurtres et d'innombrables tragédies humaines, mais, pour des raisons malheureusement bien compréhensibles, le débat n'a pas porté sur les questions de fond, qui auraient impliqué Mao Zedong au premier chef.

Les mésaventures de Jiang Qing et l'accès de misogynie qui en résulta sont caractéristiques des difficultés que rencontrent les femmes ambitieuses, ainsi que de leur difficulté à mener une carrière politique par elles-mêmes. Cette voie avait été entrouverte par la Révolution, mais, arrivées à un certain niveau, les femmes se sont heurtées au barrage d'institutions essentiellement masculines où le recrutement s'effectuait sur le mode usuel de la cooptation. De nombreuses femmes de pouvoir étaient des épouses de hauts dirigeants, mais contrairement la demi-mondaine Jiang Qing, elles pouvaient se targuer d'une légitimité irréprochable. En contre-exemple de Jiang Qing, un soporifique et édifiant feuilleton proposait il y a trois ans l'exemple de Yang Kaihui, la première épouse de Mao. Quand je dis première épouse, je ne mentionne pas la toute première épouse, une jeune paysanne, qui lui fut imposée comme compagne dans sa prime jeunesse. Comme bon nombre d'intellectuels et de militants de l'époque, il refusa de consommer le mariage et s'en fut vers de nouvelles aventures, abandonnant la jeune femme à un sort peu enviable. Quelques années plus tard, il fit un mariage d'amour avec la fille lettrée d'un intellectuel de gauche, Yang Kaihui, qui mourut peu de temps après, victime de la terreur blanche du début des années vingt. Dans le traitement de ce personnage, on trouve un écho de la valorisation traditionnelle de l'héroïsme des femmes lettrées qui se laissèrent mourir et donnèrent l'exemple du sacrifice lors de la conquête

## LA REVUE NOUVELLE

## LA CHINE SORT DE L'OMBRE

de la Chine par les Mandchous au XVII<sup>e</sup> siècle ou lorsque leur vertu était menacée (cf. T'ien 1988, Ko 1994 et Theiss 2001). Ces femmes exemplaires diffèrent du modèle plus populaire et plus actif de la femme guerrière, car elles ne transgressaient pas la frontière séparant le monde féminin intérieur de l'extériorité masculine. Voilà sans doute pourquoi ce modèle de féminité plaisait particulièrement aux nationalistes qui développèrent une idéologie proche du fascisme dans les années trente. Vertu et sacrifice sur fond de retenue bon chic bon genre, ce programme peut encore plaire dans une société en mutation rapide, où Confucius et Lei Feng<sup>2</sup> sont conjointement convoqués au chevet d'un communisme évanescent.

Ce survol des traditions n'est qu'une introduction à la complexité chinoise, à laquelle il faut ajouter la variable particulière que constitue l'extrême rapidité des changements. L'article de Yu Guohua (Thireau et Wang, 2001) sur la prise en charge des personnes âgées nous présente une situation totalement inédite, où des jeunes femmes, travaillant dans des petites entreprises locales, fortes de leur autonomie financière, renâclent à accomplir leurs tâches traditionnelles de brus pieuses. Ces explications à l'abandon des vieux doivent-elles être prises au premier degré et ne peut-on aussi y voir un nouvel avatar de la croyance au rôle délétère des femmes dans la famille patrilinéaire unie ?

La Réforme a amené des bouleversements profonds dans la société chinoise, en brisant le « bol de riz en fer » et en introduisant une compétition accrue entre les travailleurs, situation à priori préjudiciable aux femmes. Il est cependant vain d'opposer au supposé chaos actuel le supposé ordre ancien, qui n'était que le cache-misère de terribles injustices.

La sensibilité nouvelle, plus individualiste, centrée sur le couple plus que sur la sujétion d'une jeune femme à ses beaux-parents, peut ouvrir des voies nouvelles aux femmes. La lutte contre les abus auxquels elles sont exposées, y compris le retour de pratiques qualifiées d'anciennes (concubinage, prostitution) passe, là comme ailleurs, par le renforcement de la démocratie, l'élaboration et l'application d'un droit du travail qui tienne compte de la situation récente, la lutte contre la discrimination touchant les migrants et, d'une manière générale, la population d'origine rurale, le respect des libertés de la presse, d'expression et d'association. Ces libertés toutes simples, qui nous paraissent si naturelles, les Chinois ne sont pas congénitalement prédisposés à s'en passer, de même que rien de les prédisposait à subir les sanglantes fantaisies de l'ère maoïste. Bien au contraire, ils ont lutté pour elles sans relâche, au moins depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette lutte, dans laquelle les femmes ont leur partie à jouer, se poursuit intensément de nos jours.

**Françoise Lauwaert**

Françoise Lauwaert est anthropologue et sinologue, chargée de cours à l'U.L.B. (anthropologie historique de la Chine et analyse socio-politique de la Chine moderne et contemporaine), membre du Centre d'anthropologie culturelle U.L.B. et secrétaire de l'Institut belge des hautes études chinoises.

<sup>2</sup> Le soldat modèle maolâtre à la stupidité légendaire qui refait périodiquement surface lorsque se fait jour un besoin de réanimer des vertus révolutionnaires de plus en plus évanescents.